

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 22

Artikel: Un épisode de la guerre de 1870
Autor: Richard, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213105>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bon vouloir souverain pour exécution duquel les présentes seront communiquées à la généralité de votre lieu pour s'y devoir conformer; en quoy nous nous confions.

Donné ce 19^e juin 1730. ¹

(L. S.)

(signé) : L. Roy (avec paraphe).

L'échantillon dont il s'agit est encore fixé au document que nous venons de transcrire. Il consiste en un morceau de quelques centimètres carrés de drap moyen comme épaisseur, dont la couleur ressemble assez à celle du nouvel uniforme de notre infanterie suisse.

Lo tsemin dè Mourtsi. — Un jeune garçon de Mollens, qui gardait un troupeau, était assis au bord de la route.

Vient à passer un beau monsieur qui le salue amicalement, s'assied un instant à côté de lui et, après avoir parlé de la pluie et du beau temps, lui offre un petit livre.

— Tenez, mon ami, lui dit-il, voilà de quoi vous distraire et vous intéresser. Lisez attentivement ces pages qui vous montreront le chemin du ciel.

Cela dit, le beau monsieur salue le petit berger et s'en va. Mais, après avoir fait une vingtaine de pas, il se retourne et crie :

— Dites-moi, mon ami, où dois-je prendre le chemin qui conduit à Montricher?

Le jeune homme lui donne les indications nécessaires et, revenant à son troupeau, murmure :

— Ein vouaiki' onco on gaillà! Ie vâo mē montra lo tsemin dâo ciē et ne sâ pas pis allâ solet à Mourtsi!

Po allâ à l'écoula. — On inspetteu dâi z'écoulé étâi z'allâ po ferè son inspecchon dein on velâdzo per La Coula. L'étâi lo premi iâdzo que lâi allâvè et lâi failiâi dēmandâ iō sē teniâ l'écoulâ.

— Drâi dēvânt vo, qu'on lâi repond, iō lâi a dliâu duè portès.

Noutr' inspetteu l'arrevè dēvânt la maison et sē traôvè dēvânt lē duè portès. Mâ ne savâi dâo diablîo iō lē devâi eintrâ. L'ein avâi iena qu'etâi vernia ein rodzo et qu'avâi prâo bouna façon et l'autrô qu'etâi tot dēcoult n'etâi pas vernia et avâi bin pouëtâ mena.

Faut eintrâ per la porta rodzè, que sē dit l'inspetteu, po sù l'est la boûna.

Et l'eintrè per la porta rodzè... dein on étrablîo : mē mouso que l'etâi l'*Ecurie banale*.

Et l'é dinse que l'a su que falliâi eintrâ pè la croûtiè porta po allâ à l'écoula.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Un épisode de la

Guerre de 1870 ⁽¹⁾

par Albert RICHARD (de Strasbourg)

C'ÉTAIT pendant la nuit; devant le corps de [garde, Pour la première fois au chapeau la cocarde, Son grand sabre au côté, son vieux fusil au bras, Mon pauvre Jean allait et venait à grands pas.

Le bruit avait couru que les Prussiens, en nombre Viendraient nous attaquer en silence, dans l'ombre; Qu'ils avaient des canons, qu'ils étaient déjà près, Et qu'à toute rencontre il fallait être prêts.

Le bûcheron François avait donné l'alarme; On resta donc sur pied, et chacun prit son arme. Jean l'apprit en rentrant; il réclama l'honneur D'aller vers la forêt pour servir d'éclaireur : Mais il était trop tard, et la place était prise.

La garde que là-bas les nôtres avaient mise Comptait trois jeunes gens courageux, à l'œil sûr, Qui s'étaient embusqués derrière un pan de mur. Mon pauvre cher mari resta donc au village; Quoique chacun pût lire aux traits de son visage, Qu'il n'était pas content, j'avouai qu'à sentir Qu'il restait près de moi, j'eus un secret plaisir, Je ne voyais pas Jean depuis notre fenêtre; Mais au mur, devant moi, je voyais apparaître Son ombre qui glissait sur la pâle lueur Que répandait la lune; et j'avais presque peur Quand, l'astre se cachant, tout redevenait sombre Et que l'on entendait des sourdes voix dans l'ombre.

J'écoutais en priant ces confuses rumeurs, Quand le vent nous porta, parmi mille clameurs, Le bruit d'un coup de feu. Dieu! j'en frémis encore : « Aux armes! » cria Jean. Sa voix forte et sonore Aussitôt rassembla nos braves paysans, Si bien qu'en un clin d'œil on eut formé les rangs, Et tous vers la forêt partirent en silence....

... Et je les vis passer!... O ciel! quelle souffrance Je sentis dans mon âme, alors que je pus voir Jean qui disparaissait dans un chemin tout noir. « Où va-t-il? m'écriai-je, à sa perte peut-être! » Et dans mon désespoir, quittant notre fenêtre, Je couvris de baisers notre enfant qui dormait, Et fermant notre porte, allai vers la forêt. Le ciel était tout sombre et la lune cachée.

Retenant mon haleine, et la tête penchée, Tâtonnant, je marchais en longeant les maisons, Quand j'entendis tout près des détonations. Oh! que mon cœur battit! je m'appuyai, tremblante, Contre le mur, restant quelque temps dans l'attente. Mais bientôt je repris mon courage à deux mains. Et courus en avant, sans penser aux chemins; Car mon cœur me guidait, et je suivais sa trace!...

Au creux où sous le pont le petit ruisseau passe, Mon homme était caché; quand je fus près de lui : « Pour Dieu, s'écria-t-il, es-tu folle aujourd'hui! »... Une larme coula lentement sur ma joue. La lune alors parut : je le vis mettre en joue Deux éclaireurs prussiens qui passaient sur le pont. Le coup part; l'un d'eux tombe, et l'autre nous [répond.

Vingt hommes aussitôt poussant des cris de rage Montrent au bord du creux leur figure sauvage : Mais avant qu'ils aient pu nous viser à nouveau, Nos balles en mettaient quatre sur le carreau. Pendant que le meunier se glissait sous la voûte, Comptait les prendre à dos et les mettre en déroute. Si Jean ne fuyait pas, il tombait sous leurs coups; Et moi, sans y songer, j'éteignais ses genoux!

C'est alors... que ne puis-je en perdre la mémoire ! Oh ! pourquoi voulez-vous entendre cette histoire !... C'est alors qu'au milieu du combat, j'entendis Tout près de moi siffler une balle, et sentis Sur ma tête couler de larges gouttes tièdes... Et Jean tomba sur moi ! ses bras tendus et raidés Tenait encore serré son vieux fusil brisé ; « Madeleine, dit-il, déjà tout épuisé, « ... Le petit... » un sanglot remplit de sang sa [bouche.

Au même instant un lâche, un vieux soldat farouche Brandit son sabre en l'air, et l'abattant sur nous Lui fit sauter le crâne, et puis de quelques coups De la crosse et du pied me frappant sans défense, Contre un buisson me fit rouler sans connaissance.

Quand je revins à moi, je sentis froid au cœur. Je ne vis rien d'abord qu'une rouge lueur Qui couvrait tout le ciel du côté du village; Puis... oh ! je vois encore mon pauvre Jean qui nage Dans son sang, tout raidi : de son œil grand ouvert Il semblait me fixer; son front était couvert Des rougeâtres reflets qu'y projetait la flamme De l'église embrasée. Et moi, moi, pauvre femme, Je me traînai vers lui, le serrai dans mes bras. Hélas ! il était mort, et je n'y croyais pas ! « Jean, lui criais-je, Jean, viens, je suis Madeleine !... Et j'écoutais en vain. Le bruit de son haleine Ne me répondait pas, mais ma main sur son cœur Parfois croyait sentir un battement trompeur. Vingt fois je l'appelai, mais vingt fois le silence Répondant à mes cris redoubla ma souffrance. Alors enfin je vis l'affreuse vérité, Et dans le désespoir, et l'immobilité Ainsi restai longtemps le couvrant de mes larmes.

Alors... non, je ne puis vous dire mes alarmes

Quand, songeant à l'enfant, je vis de la maison Une flamme jaillir par le haut du pignon. Au souvenir pourtant du pauvre petit être, Je repris du courage, et me sentis renaître... Quand je dis du courage, oh ! c'était la fureur Qui dans ce moment-là s'emparait de mon cœur. Presque folle au hameau je courus au plus vite; Mais voilà qu'au moment où je me précipite Pour ouvrir notre porte et sauver notre enfant, Au moment d'arriver, un soldat me heurtant Avec son long fusil me barre le passage. Je lutte un instant, puis, n'écoutant que ma rage, Contre lui je me jette et me démène tant Qu'il cède et que je puis me jeter en avant.

Mais il n'était plus temps ! A travers la fumée J'arrivai baletante à la chambre fermée Où dormait le petit. O ciel ! quand je l'ouvris, Une flamme sortit menaçante, et je vis, Je vis en frémissant sa couchette embrasée ! Je m'élançai trois fois ; et trois fois repoussée, Quand je pus me servir de mes yeux aveuglés, Je n'avais dans les mains que des restes brûlés !... Elle dit et se tut ; je vis la pauvre mère S'enfuir en sanglotant auprès de sa chaumière Et s'appuyer tremblante à ses murs chancelants... Et longtemps j'entendis d'affreux gémissements.

Fribourg, le 24 novembre 1870.

Réplique. — Un quémandeur se présente un jour chez un monsieur très riche, avec une souscription au profit d'une œuvre philanthropique.

Le monsieur souscrit un louis.

— Oh ! monsieur, fait le solliciteur, vous ne me donnez qu'un louis ? Monsieur votre fils m'en a donné cinq.

— Eh ! je crois bien ; mon fils a un père millionnaire ; mais moi je ne suis qu'un pauvre orphelin.

L'eretadzo. — On cosandâi dâo Gros-dé-Vaud avâi on appétit dē la metsance : pouâvè reduire tot solet onna tâtra âi prommè, et vouedi la cafetîrè et lo pot dē lacé. Et ma fâi lē dzein lo vouâtivan iō l'allâvè ein dzornâ.

— A Diu mē reindô ! quien bouî que l'a ! que sē peinsavan.

Ma noutron cosandâi n'arretâvè pas po tot cein.

— Vâidè-vo, bravè dzein, que lâo desâi, l'é tot mon eretadzo : i'è z'u dē mon père dē medzi vito et dē ma mère dē medzi grantein.

FEUILLES D'HYGIÈNE et de médecine populaire. — Attinger, frères, édit. Neuchâtel. Sommaire du N° du 15 mai 1917. — Ouvrons nos fenêtres : Dr Eug. Mayor. — Emploi de la saccharine pour la préparation des confitures. — Alcoolisme et criminalité. Plasties du crâne par plaques crâniennes stérilisées. La cure de suppression du pain. — Recettes : Pour arrêter le sang. Les usages du citron. Nettoyage des chapeaux de paille noire. Conservation des tapis. Macaronis à l'italienne. Emploi du vin dans les sauces.

La Patrie Suisse. — C'est essentiellement un numéro d'actualités que le numéro du 16 mai de la *Patrie Suisse* : après un portrait de *Meinrad Lienert* le plus suisse des poètes suisses allemands voici celui de M. Basso, ancien consul d'Italie, bien connu des habitués de nos tirs et celui de l'infortuné aviateur *Parmelin*, qui vient de tomber au champ d'honneur. Une série de clichés nous montre les terribles avalanches qui ont ravagé la vallée de la Reuss et que le photographe Schnegg est allé prendre sur place, des vues de l'avalanche de Davos qui ensevelit un train et fit plusieurs victimes ; un cliché de l'incendie qui a détruit le *Pélerin-Palace Hôtel*. La *journée tessinoise* organisée à la Foire d'échantillons de Bâle, la *char-vee-automobile* qu'on a vue fonctionner à Payerne et ailleurs, et d'autres encore font de ce numéro, une vivante page de la vie en Suisse ces dernières semaines.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.

¹⁾ Fribourg. — M. Soussens, édit., 1870.